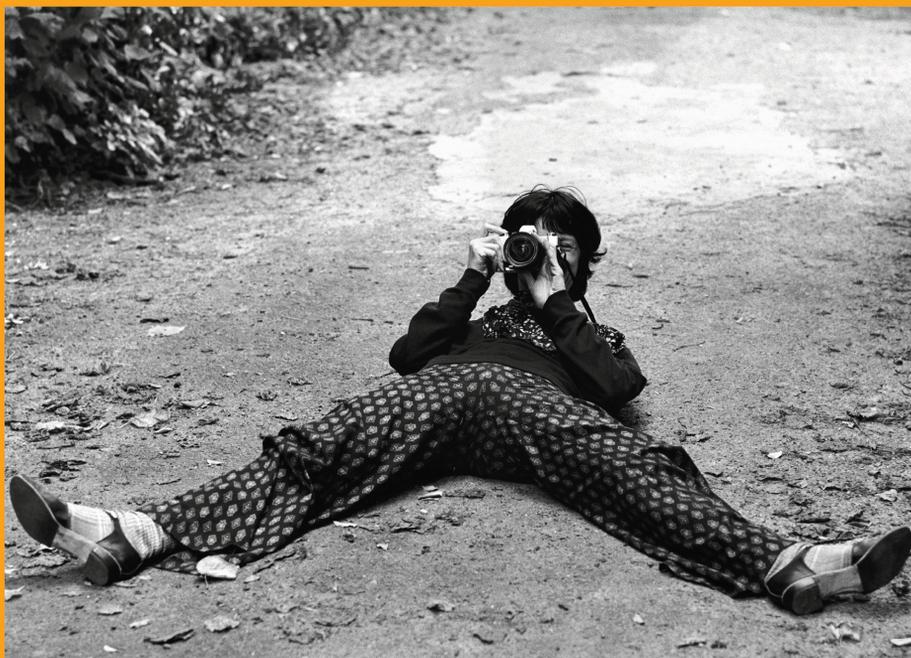


Anny Duperey

LES PHOTOS D'ANNY

récit



SEUIL

Les Photos d'Anny

Anny Duperey

Les Photos d'Anny

récit

Éditions du Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-140713-6

© Éditions du Seuil, novembre 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Mon appareil

J'avais entre vingt-trois et vingt-quatre ans lorsque j'acquis mon appareil photo, donc en 1971. Je ne précise pas « mon premier appareil », comme on le fait souvent à propos des objets dont l'achat remonte à quelque cinquante ans, car je n'en ai jamais eu qu'un : je le possède toujours.

C'est un Leicaflex à cellule incorporée, avec un objectif 50 mm, censé être le plus proche du champ de vision humain, un 28 mm pour les plans très larges – dont je me servis peu – un 90 mm qui n'appelle aucun commentaire, et surtout un téléobjectif 180 mm, qui devint très vite mon favori pour les portraits, car il donne au sujet une belle présence en laissant dans le flou les arrière-plans. J'étais carrément amoureuse de ce 180 mm, pourtant épouvantablement lourd à manier (presque un kilo à lui tout seul, auquel il faut ajouter le poids du boîtier), tant il apportait de magie, de moelleux à l'image. Je me suis énormément servie de cet « objectif qui rend beau » comme le fait un regard amoureux sur un visage, magnifié par l'attention qu'on lui porte, effaçant les détails du décor.

Je parle bien sûr d'un de ces appareils dits « argentiques », c'est-à-dire avec lesquels on employait des pellicules, de 24 ou 36 poses, qu'il fallait ensuite développer, ou faire développer, suivant un processus délicat et compliqué, employant plusieurs produits successifs, pour obtenir un négatif, dont il fallait ensuite faire un tirage papier – c'est-à-dire qu'on devait projeter, dans le noir, grâce à un « agrandisseur », le négatif sur un papier sensible qu'il fallait à son tour développer, avec un « révélateur », puis un « fixateur », opération suivie d'un lavage, d'un séchage, voire d'un « glaçage » avec un appareil spécial si l'on souhaitait une photo brillante. Autant dire que « je parle d'un temps que les moins de vingt ans... », comme dit la chanson, où l'on n'appuyait pas à la légère sur le déclencheur !

Auparavant, jamais je n'avais eu envie de faire une seule photo. Pourtant je savais que mon père décédé avait été photographe professionnel (ainsi que ma mère, d'ailleurs, décédée avec lui, mais qui abandonna ce métier à ma naissance). Il avait exposé ses œuvres plusieurs fois, avec un groupe de photographes amis, le « Groupe des Sept », à Rouen, avant sa mort précoce à l'âge de trente-deux ans. Et je savais qu'il avait même reçu un prix prestigieux, décerné par un célèbre magazine américain, *Annual Photography*, pour une photographie d'arbres dénudés qu'il avait légendée « Colloque sentimental ». Je connaissais

cette photo, ainsi que deux ou trois autres – très peu, en vérité – exposées aux murs de ma maison d'enfance et chez un oncle.

En fait cela m'intéressait peu. Il était mort et sa jeune carrière avec lui – qu'y avait-il à chercher ? C'était fini.

Il faut dire que j'étais encore – et surtout à cet âge – dans un déni total de ma souffrance d'orpheline. Je tentais surtout de ne JAMAIS penser à ces parents morts, et encore moins aux photos de mon père ! Ma naissante carrière de comédienne, orientée à cette époque encore exclusivement vers le cinéma, m'entraînait vers le « paraître », et le souci de l'image de « moi actrice », comme une armure, m'aidait à préserver une force qui n'était pas seulement de façade : occultant ce qui aurait pu m'affaiblir, cette armure du paraître fut certainement salvatrice. Je n'aurais pas pu, dans ces années de jeunesse, faire face à une douleur et à des regrets d'une telle profondeur, ils m'auraient broyée.

J'étais belle, j'allais tous les ans au Festival de Cannes, dans des tas de manifestations autour du cinéma, c'est dire que j'étais très souvent photographiée. Mais il ne me serait jamais venu à l'idée de saisir un appareil pour mitrailler à mon tour le photographe !

Or, un jour, un homme qui n'était pas du tout un professionnel, mais un passionné de photographie en amateur, me demanda de faire une séance de pose pour

lui, un dimanche, en extérieur. Nous n'allâmes pas bien loin pour ce faire, il y avait un jardin public à deux pas du studio dans lequel j'habitais à l'époque.

Lorsqu'il eut pris de nombreux clichés de ma personne sous toutes les coutures, il me demanda, par jeu, de faire à mon tour quelques portraits de lui. Je me saisis donc de son appareil, et, pour la première fois de ma vie, regardai dans le viseur...

Je ne sais pas exactement ce qui se passa en moi. Je fis quelques photos. J'essayai un objectif différent, puis un autre. Je ne pouvais pas quitter cet appareil ! Un intérêt si soudain amusa mon photographe amateur et il me proposa, puisque je n'avais apparemment aucune envie d'arrêter, de garder toute la semaine un matériel qui ne lui serait d'aucune utilité entre-temps à son bureau, il le reprendrait le week-end suivant. J'acceptai avec joie, et repartis chez moi avec son énorme sac à l'épaule.

Je ne me souviens pas nettement de ce que j'en fis, cette semaine-là. Je crois que je me familiarisai avec le maniement de l'appareil, le mécanisme de changement des objectifs. Il m'avait laissé une pellicule, dont je me servis peu, car je craignais de sortir de chez moi avec des objets si précieux qui ne m'appartenaient pas. Je regardai beaucoup dans le viseur, en faisant le tour de mon minuscule studio, imaginant ce que donnerait tel ou tel cadrage, surveillant la petite aiguille à droite, qui indiquait

s'il y avait trop peu ou trop de lumière, pour ouvrir plus ou moins l'obturateur. Le plus gros objectif, surtout, me fascinait – on aura compris, je pense, qu'il s'agissait déjà du fameux 180 mm... – et je ne me lassais pas de faire des gros plans imaginaires de ce qui m'entourait, découvrant que n'importe quel objet ordinaire se trouvait incroyablement mis en valeur par lui. Et je me souvenais de ce que le propriétaire de l'appareil m'avait dit : « C'est un téléobjectif très rare, car il ouvre à 2.8... »

Déclaration totalement mystérieuse pour moi lorsque je l'entendis, et qui le reste à l'époque actuelle pour la plupart des gens ! Mais ceux qui ont fait de la photo argentique auront compris, bien sûr, en quoi consistait ce détail précieux : plus un téléobjectif est puissant, plus il réclame une intensité de lumière assez forte pour traverser les multiples lentilles internes qui grossissent le sujet photographié, pour finalement impressionner la pellicule. Celui-ci en réclamait très peu, et l'on pouvait faire de belles photos avec peu de luminosité.

Une chose importante se passa lors de cette première expérience photographique : pour la première fois, je n'étais plus celle qui était regardée, je n'étais plus l'objet, ou le « sujet », c'est moi qui regardais. Tandis que mon attention se concentrait sur les cadrages, tentant de capter le mieux possible ce que je voyais dans l'objectif, je n'étais plus qu'un regard et j'oubliais le paraître.



Titi dans son panier – 180 mm et profondeur de champ...



Marie Dubois – Un œil net, l'autre flou...

C'est exactement à la même époque, d'ailleurs, que je revins sainement à la pratique théâtrale chez Jean-Louis Barrault et que je mis en œuvre, aussi, l'ébauche de mon premier roman. Bien qu'il semble n'y avoir aucun rapport entre ces diverses activités artistiques, est-ce vraiment un hasard ?

Je rendis le sac et le matériel le dimanche suivant à son propriétaire, comme convenu, mais avec un objectif – c'est le cas de le dire – en tête : acheter dès que possible le même matériel, exactement le même, qu'en une semaine j'avais senti « mien ». Je fonçai chez Leica.

Le tout valait une fortune, pour moi, à l'époque. Mes cachets de comédienne n'étaient pas énormes. Mais qu'importe, il me fallait cet appareil, et au moins le fameux 180 mm tant convoité. Pour les autres objectifs, je verrais plus tard, mais il me fallait au moins ça, et un beau sac photo en cuir noir pour enfermer et protéger mon trésor.

Ce sac, je l'ai toujours, avec son précieux chargement – c'est-à-dire des choses que l'on trouve à présent aux puces ou en brocante pour quelques euros, puisque cela ne vaut plus rien. Depuis la disparition de la photo argentique, à l'âge du numérique, qui estimerait précieux d'impressionner une pellicule, surtout en noir et blanc ?

Ce sac photo en cuir noir, je l'ai trimbalé pendant une vingtaine d'années, dans les théâtres, sur les tournages, en vacances, partout. Quoi que je fasse, il était hors

de question que je n'aie pas mon appareil à portée de main. Pauvre sac, si râpé, cabossé, usé, qu'on dirait celui d'un reporter de guerre ! Il est toujours là, et le trésor qu'il renferme, intact, même si ce trésor semble à présent dérisoire...

Alors, bien sûr, j'ai fait comme tout le monde. J'ai arrêté d'impressionner des pellicules – qu'on ne sait même plus où faire développer, faute de laboratoires. Comme tout le monde, je me suis mise à capter des tas d'images avec des « petits trucs » informatiques. Des images que l'on peut traiter, transformer à volonté – même en noir et blanc ! – et surtout effacer, puisqu'on en fait des tas, en cliquant à tort et à travers. Ça ne coûte rien, c'est sans importance. On les garde dans un ordinateur, et on s'étonne un jour d'avoir accumulé des milliers d'images que l'on ne regarde jamais.

Bien sûr, on peut faire de jolies choses, avec les « petits trucs », et il y a aussi de beaux appareils numériques, nantis d'objectifs sophistiqués.

Je n'ai jamais pu me décider à en acheter un...

Pourquoi pas, puisque les temps ont changé ?

Je ne peux pas. Il me manque le mystère. Il me manque la concentration, l'affût pour réussir à capter l'instant unique, fugitif. Il y avait quelque chose du chasseur quand on cherchait la belle photo, un éclat de lumière, un instant d'abandon véritable sur un visage. On ne pouvait pas faire trente-six mille clichés, il y en avait peu sur une pellicule,

il fallait viser juste. À présent on ne s'enquiquine pas avec l'affût, on fait une rafale, et au milieu il y en aura sans doute une de bonne – comme un mauvais chasseur qui arroserait sa proie avec une mitrailleuse pour être sûr de la toucher.

Et puis, en attendant que la pellicule soit développée, il y avait l'attente, il y avait l'espoir. Et découvrir ensuite la « planche-contact » avec les minuscules « positifs » du négatif, tirés à la va-vite, juste pour donner une idée de ce que la bobine renfermait. Et le trac, alors, de découvrir, peut-être, que ce que vous aviez cru saisir de beau vous avait échappé... Et la joie, parfois, de discerner que, dans la toute petite image de 24 x 36 mm, il semblait y avoir ce que vous aviez tenté de capter... Et parfois aussi, une surprise, un petit miracle, très rare : la magie de la pellicule avait rendu plus beau, sur le cliché, ce que vous aviez vu dans la réalité...

Et le suspense n'était pas fini ! Il fallait ensuite développer une véritable photo, et voir si les promesses qu'il semblait y avoir dans le minuscule contact étaient toujours présentes à l'agrandissement.

Ah ! Projeter le négatif choisi, glissé dans l'agrandisseur, sur le papier blanc. Plonger celui-ci dans le bain de révélateur, et voir l'image apparaître lentement, très lentement, le cœur battant et à l'affût, encore, du défaut, de ce qui serait rattrapable ou pas : « Trop foncé... mais le

coin de ciel surexposé... l'image ne sera pas équilibrée... Zut! Un léger flou qui ne se voyait pas sur le contact... »

En somme, au moins huit jours d'émotions diverses entre le moment où vous aviez appuyé sur le déclencheur et le résultat final : une ou deux bonnes photos sur une pellicule de 36 poses, dans le meilleur des cas.

Voilà, c'était cela, faire de la photo, avant la facilité et la banalisation du numérique. Il y avait quelque chose de cérémoniel, de sacré, dans le fait d'« immortaliser » un instant.

Je ne boude pas le plaisir de faire beaucoup d'images de mes petites-filles avec les « petits trucs », de saisir un moment drôle, un anniversaire.

Mais voilà pourquoi j'affirme que je n'ai jamais eu, et n'aurai jamais, je crois, qu'un seul appareil, celui qui a fait toutes les photographies de ce livre.



La fenêtre inaccessible







Conception graphique et réalisation : Cursives, Paris

Photogravure : Red and Colors, Turin

Impression : Gibert Clarey Imprimeurs, Chambray-lès-Tours

Dépôt légal : novembre 2018. N° 140710 (000000)

Imprimé en France